

Les éléments alloglottes dans les satires de Lucilius

Bruno ROCHETTE

Université de Liège - UR « Mondes anciens »

Introduction

Gaius Lucilius, auteur de trente livres de satires qui circulaient encore sous une forme complète durant l'époque impériale, mais que ne lisons plus que sous forme de fragments, fait partie des auteurs latins les plus difficiles, car c'est une figure contradictoire. Né en 180, il est le *primus inventor* d'un genre littéraire qui n'a pas de parallèle dans la littérature grecque, la *satura*, que Quintilien revendique comme un bien propre aux Romains¹. Ce genre littéraire très ouvert se caractérise par la *uarietas*, c'est-à-dire la diversité thématique, selon la définition de Diomède². La proximité de Lucilius avec le Cercle philhellène des Scipions³, en particulier Scipio Aemilianus, devrait l'engager à être un puriste défendant la *Latinitas* et l'*urbanitas*, car tel était bien l'idéal de ce cercle d'intellectuels⁴. Or, comme l'avait déjà vu Horace dans une formule qui ne laisse subsister aucune ambiguïté (*at magnum fecit, quod uerbis Graeca Latinis /miscuit*)⁵, Lucilius est un des auteurs latins qui utilise le plus de mots grecs, autant bien entendu que l'on puisse en juger, puisque ce poète est transmis seulement sous forme de fragments⁶. Le risque existe donc que la perspective soit faussée et que l'on considère comme une norme ce qui ne serait en réalité qu'une exception. Mais Horace lisait tout Lucilius. Il poursuit son jugement sur la langue de son prédécesseur pendant environ dix vers. Il reproche au satiriste son manque de raffinement linguistique et compare la pratique de Lucilius avec le bilinguisme des gens de Canusium, ville de province où l'osque et le grec (et peut-être aussi le latin) se côtoient⁷. Il est au demeurant assez piquant de constater que Lucilius, qui stigmatise la grécomanie de certains de ses contemporains, est lui-même critiqué par Horace pour des raisons similaires, même si le poète augustéen ne vise pas l'utilisation de mots grecs en soi, mais plutôt l'abus et surtout le mélange de grec et de latin⁸.

Dans son édition de 1904-1905, Friedrich Marx a répertorié les *uocabula Graeca*⁹. Il dénombre 182 emprunts au grec pour 1 378 fragments¹⁰, c'est-à-dire environ 1 mot grec toutes les 7 lignes ½, ce qui met Lucilius à peu près au même niveau que Plaute¹¹. Toutefois, il faut retirer les mots grecs qui sont acclimatés depuis un certain temps en latin et qui ne sont donc plus ressentis

¹ I, 10, 93.

² *GL*, I, 485 Keil.

³ Sur la culture grecque à Rome à l'époque de Lucilius, OLSHAUSEN, 2001, p. 166-169.

⁴ RONCONI, 1963, p. 516-519.

⁵ *Satires*, I, 10, 20-21. Selon GOH, 2018, Horace critiquerait Lucilius en lui attribuant des traits qui suggèrent qu'il serait un asianiste.

⁶ Sur les sources des fragments de Lucilius, POCCETTI, 2018, p. 83-85.

⁷ BAIER, 2001, p. 37 ; ADAMS, 2003, p. 19-20 et 370, n. 314.

⁸ PUELMA PIWONKA, 1949, p. 17.

⁹ MARX, I, 1904, p. 156-158. Voir à présent la liste des *uocabula Graeca* écrits en caractères grecs, établie par CHAHOUD, 1998, p. 293-298.

¹⁰ ERNOUT, 1954, p. 77-79 ; KRENKEL, 1970b, p. 205-210 ; KAIMIO, 1979, p. 307 ; RUDD, 1986, p. 162-170 ; BAIER, 2001, p. 37.

¹¹ RUDD, 1966, p. 111.

comme grecs, ce qui ne va pas sans poser quelques problèmes méthodologiques¹². Il faut aussi tenir compte de la graphie, question complexe abordée par Marx¹³. On sait qu'en règle générale les manuscrits occidentaux utilisent la graphie latine pour les mots grecs. Il est donc le plus souvent impossible de savoir si les translittérations de certains termes grecs sont dues à Lucilius ou au copiste.

Sur base du relevé de Marx, Korfmacher (1935, p. 447) a établi le classement des mots grecs suivant.

Termes culinaires	30	16%
Termes rhétoriques	30	16%
Euphémismes	18	10%
Termes philosophiques	13	7%
Termes médicaux	10	5%
Termes « attirés » ¹⁴	8	5%
Mots sans équivalents latins	61	34%
Non classés	12	7%
Total	182	100%

Anna Chahoud (2004, p. 39-41) propose une autre typologie. Elle distingue trois groupes : les citations (en particulier d'Homère), qui sont nombreuses, les termes techniques de disciplines grecques et le « grec parlé ».

Marx (I, 1904, p. 159) identifiait aussi des *peregrina uocabula praeter Graeca* qui appartiennent soit aux langues parlées en Italie¹⁵ ou en Sardaigne, soit à d'autres langues. D'après le relevé de Krenkel (II, 1970, p. 766 *s.u.* « Fremdwörter »), on trouve un mot étrusque (*mantisa* 1208 Marx = 1231 Krenkel, à moins qu'il ne s'agisse d'un mot gaulois)¹⁶, cinq mots gaulois (*bulga*¹⁷ 244-246 Marx = 247-249 Krenkel, 623 Marx = 676 Krenkel, *braca* (*braces* ?) 409 Marx = 410 Krenkel, *carissa* 1129 Marx = 1144 Krenkel¹⁸, *gausapa* 568 Marx = 570 Krenkel, *saga* 409 Marx = 410 Krenkel), deux mots osques (*pipas* (?) [*pipo*] 1249 Marx = 1266 Krenkel, *sollo* 1318 Marx = 1334 Krenkel)¹⁹, un mot péligien (*abzet* (?) 581 Marx = 583 Krenkel)²⁰, un mot prénestinien (1322 Marx = 1338 Krenkel, témoignage indirect)²¹, un mot sarde (*musimo* 256 Marx

¹² Ne peuvent intervenir que les mots grecs qui sont toujours ressentis comme grecs à l'époque de Lucilius. Le relevé de Marx est donc trop large, car il comporte des mots comme *historia* (MARIOTTI, 1960, p. 75), *mimus* et *tyrannus* (MARIOTTI, 1960, p. 69) qui sont déjà acclimatés en latin. Marx a placé certains mots comme *cinaedus* (MARIOTTI, 1960, p. 64), *camphippus* (MARIOTTI, 1960, p. 44), *elephantocamellus* (MARIOTTI, 1960, p. 44), *mictyris* (TERZAGHI, 1934, p. 236, n. 3 ; MARIOTTI, 1960, p. 81, n. 1), *pasceolus* (MARIOTTI, 1960, p. 66), *plaga* (MARIOTTI, 1960, p. 55, n. 2) (qui n'est peut-être pas un mot grec) à la fois dans l'*index Latinus* et l'*index Graecus*. Une fois ce tri accompli, il reste essentiellement des mots techniques (POCCETTI, 2018, p. 105-108) ou des mots forgés par Lucilius lui-même (MARIOTTI, 1960, p. 66). Voir CLASSEN, 1996, p. 19-20.

¹³ MARX, II, 1905, p. 10, 79, 114, 203 ; PETERSMANN, 1999, p. 300.

¹⁴ KORFMACHER, 1935, p. 460 les définit comme ceci : « I have called 'attracted words'—that is, terms that may have appeared as Greek out of a certain sympathy or harmony, so to say, with their Greek surroundings. »

¹⁵ Osque : POCCETTI, 2015, p. 151-157 ; POCCETTI, 2018, p. 115.

¹⁶ TERZAGHI, 1934, p. 331, n. 7 ; IMPERATO, 1995, p. 289-290.

¹⁷ HEURGON, 1959, p. 105-106 ; PERSYN, 2019, p. 336, n. 991.

¹⁸ TERZAGHI, 1934, p. 403.

¹⁹ POCCETTI, 2003.

²⁰ TERZAGHI, 1934, p. 412 ; IMPERATO 1995, p. 290-291 ; POCCETTI 2003.

²¹ Quintilien, I, 5, 56. Voir POCCETTI, 2018, p. 114-115.

= 255 Krenkel)²², un mot syrien (*mamphula* 1251 Marx = 1269 Krenkel)²³ et un mot ombrien (*gumiae* 1066 Max = 1039 Krenkel ; 1237 Marx = 1132 Krenkel)²⁴. A. Chahoud (1998, p. 317) ajoute un mot osque (*inbubino* 1186 Marx = 1205 Krenkel) et deux mots puniques (*gizeria* (?) 308 Marx = 309 Krenkel et *mappae* 1164 Marx = 1184 Krenkel).

Je propose une évaluation d'un échantillon de ces éléments alloglottes (*Graeca et peregrina*) en vue de mettre en évidence les choix linguistiques d'un auteur qui apparaît comme un trait d'union entre le II^e et le I^{er} siècles. Les éléments alloglottes dans le cadre de la satire constituent de toute évidence une stratégie stylistique dont je vais tenter de cerner la nature.

Deux remarques préliminaires doivent être faites.

1. Le cadre dans lequel se placent les satires de Lucilius n'est pas Rome, mais l'Italie entière : *tota Italia*. Il s'agit bien ici de l'Italie comme une unité composée de différentes parties avec un accent placé sur l'Italie centrale et méridionale, sans oublier les îles, la Sicile et la Sardaigne. Ce n'est pas surprenant. Lucilius est né à Suessa Aurunca, à la limite entre le Latium et la Campanie, ville colonisée par les Romains en 313. Il est mort à Naples. C'est à cet endroit que Lucilius avait ses propriétés. Mais l'origine du poète n'explique pas tout, même si des thèmes et des allusions sont directement liés à la Campanie²⁵. Ce choix est aussi d'ordre idéologique et culturel. Lucilius, qui se qualifie lui-même de *semigraecus* (379 Marx = 369 Krenkel)²⁶, a choisi comme cadre de son œuvre des villes et des régions liées à la colonisation grecque, où la langue et la culture grecques étaient vivantes.

2. Les spécialistes ont remarqué que l'emploi de mots grecs par le poète campanien était parfaitement maîtrisé. Italo Mariotti (1960) a montré que Lucilius accueille tant les grécismes de la langue des esclaves et des marchands que ceux des philosophes et des rhéteurs. Plusieurs d'entre eux apparaissent pour la première fois chez lui. Il est significatif que le satiriste, à qui il arrive d'utiliser des grécismes dans le vocabulaire philosophique, se garde bien de le faire quand il traite de morale, domaine important pour la définition de l'identité romaine. Ainsi, dans le fragment sur la vertu (1326-1338 Marx = 1342-1354 Krenkel), aucun mot n'a un aspect étranger, bien que plusieurs notions grecques soient indirectement présentes dans ces vers²⁷. Lucilius évite en effet les mots grecs dans les passages dont le ton est élevé et le caractère romain accentué, c'est-à-dire ceux où le poète défend les vertus proprement romaines. Le fragment sur la vertu manifeste cette volonté²⁸. À une époque où le vocabulaire philosophique en latin est loin d'être constitué, Lucilius s'efforce d'exprimer dans la langue de Rome des notions empruntées à la philosophie grecque²⁹.

1. 15-16 Marx = 16-18 Krenkel³⁰

Macrobius, *Sat.*, VI, 4, 18 : *Inseruit (Vergilius) operi suo et Graeca uerba, sed non primus hoc ausus. . . . Lucilius in primo—*

²² IMPERATO 1995, p. 286 ; PERSYN, 2019, p. 30.

²³ IMPERATO 1995, p. 287-288.

²⁴ PERSYN, 2019, p. 310-315.

²⁵ GOH, 2015.

²⁶ PERSYN, 2019, p. 2.

²⁷ JACOTOT, 2010.

²⁸ HEURGON, 1959, p. 166-171 ; GÖRLER, 1984 ; BAIER, 2001, p. 48.

²⁹ PETERSMANN, 1999, p. 301-302.

³⁰ TERZAGHI, 1934, p. 274 ; PUELMA PIWONKA, 1949, p. 30, n. 4 ; MARIOTTI, 1960, p. 52-54 ; ARGENIO, 1963, p. 8 ; CHARPIN, I, 1978, p. 197-198 ; PETERSMANN, 1999, p. 298 ; BAIER, 2001, p. 40-41 ; ADAMS, 2003, p. 327 ; CHAHOUD, 2004, p. 28-29 ; HAB, 2007, p. 197-198 ; POCSETTI, 2015, p. 148 ; PERSYN, 2019, p. 258-270.

« Porro '*clinopodas*' '*lychnos*' que ut diximus *semnos* (σεμνω̃ς³¹)
ante '*pedes lecti*' atque '*lucernas*.' »

Ponctuation : *lychnosque, ut diximus semnos/ ante*, Puelma Piwonka, 1949, p. 30, n. 4 (*contra* : Cichorius, 1908, p. 227) [Michelfeit 1965, p. 121 et 122, n. 6]. *Lychnosque, ut diximus, semnos, ante* Christes-Garbugino (*semnos, ante ... <rite vocabant>* et traduction : « ferner '*pieds de lit*' und '*chandeliers*' (führt er [= Lupus ?]), wie ich (schon) sagte, feierlich-aufgeblasen (im Munde), vorher (nannte man das, wie es sich gehört), 'Bettgestellfüße' und 'Lampen'). Pour Puelma Piwonka, l'opposition n'est pas « avant/maintenant », mais « avec style/sans style ».

« et puis (il [= Lupus ?] apporte)³² ces clinopodes et ces lustres, comme nous nous sommes mis à dire avec emphase, <qui> étaient auparavant des pieds de lits et des lampes. »³³

17 Marx = 18 Krenkel

... *Arutenaeeque, inquit, aquales*

« et les arutènes, dit-il, sont des aiguères. »

Ce passage appartiendrait au livre I, qui contenait le procès d'un Romain nommé Lupus³⁴. Le procès semble avoir eu lieu devant les dieux disposés comme s'ils étaient au Sénat. Le Lupus en procès était probablement Lucius Cornelius Lentulus Lupus, consul en 156, censeur en 147, et peut-être *princeps senatus* en 131. Dans le *Concilium deorum*³⁵, un dieu (Jupiter ou peut-être Romulus³⁶) se plaint de l'utilisation par certains Romains (comme C. Cornelius Lupus) de termes grecs là où de bons mots latins auraient pu être employés plus efficacement. Il s'en prend ainsi à ceux qui, au lieu de *pedes lecti* et *lucernae*, disent *clinopodas* et *lychni* et délaissent donc les vieux mots du terroir pour leur préférer des termes grecs³⁷. La nostalgie du passé est un thème qui pouvait être présent dans l'assemblée des dieux du premier livre³⁸. Ce qui est important, c'est le balancement : deux mots grecs – deux mots latins, balancement qui se répète avec *arutenaee* et *aquales* (substantif). Tous ces mots appartiennent au vocabulaire spécifique du luxe des banquets : *clinopodes* désignent les pieds artistiquement travaillés (en bronze ou en ivoire) des *triclinia* et *lychnus* la lampe luxueuse de banquet. La même remarque vaut pour les *arutenaee*. Lucilius stigmatise le luxe et la dépravation orientales³⁹. Ce qui le gêne, c'est l'emploi de ces termes dans un contexte qui n'est pas adapté. C'est ce qu'indique l'adverbe σεμνω̃ς. Le locuteur emploie un terme technique grec (σεμνω̃ς) comme caractéristique du style élevé que l'on retrouvera chez Cicéron⁴⁰ et chez Pline le Jeune⁴¹ : ceux qui emploient *clinopodas lychnosque* croient s'exprimer σεμνω̃ς, c'est-à-dire « en style élevé » (σεμνολογεῖν), selon la terminologie aristotélicienne⁴². *Lychnos* (avec une désinence latine d'accusatif) se trouve déjà chez Ennius (328 Vahlen² = 311 Skutsch). *Clinopodas*, un accusatif pluriel de type grec (même si ne n'est pas assuré), n'a pas

³¹ CHAHOUD, 1998, p. 296.

³² Il faut tenir compte du fait que les mots sont à l'accusatif, ce que ne font ni Krenkel ni Charpin. Voir CHRISTES-GARBUGINO, 2015, p. 24-25 et note.

³³ Les traductions sont celles de CHARPIN, parfois avec quelques légères modifications.

³⁴ FAUSTINELLI, 2014.

³⁵ MICHELFEIT, 1965.

³⁶ KRENKEL, I, 1970a, p. 113 (avec un point d'interrogation).

³⁷ SZELEST, 1966, p. 543.

³⁸ CLASSEN, 1996, p. 17.

³⁹ DANGEL, 1985.

⁴⁰ *Att.*, XV, 12, 1. Sur les adverbes en -ω̃ς, ADAMS, 2003, p. 323-329 (spéc. 327 et n. 58).

⁴¹ II, 1, 17.

⁴² PUELMA PIWONKA, 1949, p. 14-15.

de parallèle en latin (il faut peut-être écrire le mot en lettres grecques κλινόποδας)⁴³ et n'est pas représenté en grec. C'est probablement un terme du commerce. L'adverbe grec σεμνῶς peut faire sourire, puisqu'il est mis dans la bouche de celui-là même qui reproche à Lupus l'emploi de mots grecs.

À quoi servent ici les mots grecs ? Ils créent une prise de distance et un décalage. Le latin et le grec trahissent deux approches différentes de la réalité. La notion de contraste est fondamentale dans ce fragment. Ce que critique ici Lucilius, ce n'est pas l'usage de mots grecs, mais bien leur utilisation dans des contextes inadéquats compte tenu de la situation et des conventions sociales. Il stigmatise aussi la recherche de l'exotique⁴⁴ ainsi qu'un certain snobisme.

2. 84-86 Marx = 74-76 Krenkel⁴⁵

Le livre II, lequel devait comporter une seule satire dont le sujet était la parodie d'un procès où deux adversaires s'opposaient, est très intéressant du point de vue qui nous occupe. L'accusateur attaque. L'accusé se défend ensuite. Or l'accusé était un personnage de premier plan : Q. Mucius Scaevola, augure, consul en 117 et un des plus grands jurisconsultes de son temps durant les années 90. Cicéron, dont il fut le maître, le mit en scène dans le *De oratore*. Quant à l'accusateur, il s'agit d'un personnage plus jeune que Scaevola, T. Albucius, qui sera préteur en 105, alors que Scaevola l'avait été en 120. Le procès, une action *de repetundis*, doit s'être passé en 119. Les deux hommes ne s'aimaient pas, mais nous ignorons les raisons précises de cette *inimicitia*. Lucilius les attaque tous les deux. Dans le *Brutus* (131), Cicéron décrit Albucius comme « plus Grec que Grec », comme un personnage poussant le philhellénisme jusqu'à la grécomanie⁴⁶. Lucilius fait donc s'opposer deux personnages aux intérêts et aux idées fort différentes. Autant que l'on peut le voir à travers les fragments conservés, Albucius accusait Scaevola de violence et de vol. En outre, on reprochait à Scaevola une insatiable gloutonnerie, lieu commun chez les satiristes et les orateurs de cette époque où Rome se remplit du luxe et de la richesse asiatiques⁴⁷. Scaevola va répondre. Dans son exorde, il commence par mettre en évidence l'éloquence de son adversaire. Les vers de Lucilius sont cités par Cicéron.

Cicero, *de Orat.*, III, 43, 171 : *Conlocationis est componere et struere uerba sic ut neue asper eorum concursus neue hiulcus sit, sed quodam modo coagmentatus et levis. In quo lepide in soceri mei persona lusit is qui elegantissime id facere potuit, Lucilius—*

« *Quam lepide λέξεις conpostae ut tesserulae omnes arte pauimento atque **emblemate** uermiculato!*

quae cum dixisset in Albucium inludens, ne a me quidem abstinuit—
*Crassum habeo generum, ne **rhetoricoterus** tu seis. »*

Cp. Cic. *Or.*, 44, 149 ; *Brut.*, 79, 274 ; Non., 188, 20 ; Plin. XXXVI, 185 ; Quintil., IX, 4, 113.

Lexis codd Marx Warmington Krenkel Charpin Christes-Garbugino : λέξεις Ernout Heurgon⁴⁸

⁴³ CHAHOUD, 1998, p. 295.

⁴⁴ ADAMS, 2003, p. 403-405.

⁴⁵ HEURGON, 1959, p. 71-72 ; MARIOTTI, 1960, p. 76 ; CHARPIN, I, 1978, p. 220-221 ; KOSTER, 2001, p. 127 ; CHAHOUD, 2004, p. 34-36 ; HAB, 2007, p. 197 ; PERSYN, 2019, p. 182-197.

⁴⁶ SZELEST, 1966, p. 543 ; ADAMS, 2003, p. 10.

⁴⁷ DANGEL, 1985.

⁴⁸ PERSYN, 2019, p. 187.

« Comme joliment sont rangées les tournures ; toutes rangées avec art, comme les cubes dans un carrelage et dans une mosaïque vermiculée ! J'ai Crassus pour gendre, s'il faut rabattre ta belle rhétorique ! »

Scaevola mélange le grec et le latin dans le but évident de railler la grécomanie d'Albucius⁴⁹. Ces deux vers comportent deux mots grecs, l'un probablement en caractères grecs, λέξεις⁵⁰, l'autre en lettres latines, *emblemata*.

Scaevola évoque ici la disposition des mots, en latin *structura uerborum*, en grec σύνθεσις ὀνομάτων, comparée à l'art de la mosaïque : le diminutif *tesserulae* désigne de petits cubes qui servent à la construction d'une mosaïque, agencés avec art dans un *pauimentum* « un pavement » et dans un *emblema uermiculatum*⁵¹ « carré de mosaïque », comme chez Varron dans une critique d'Appius Claudius⁵². Le mot *emblema*, qui a des sens très différents⁵³, tous très concrets (étymologiquement « tout objet inséré dans un autre », donc « placage, applique »), est très intéressant. Il désigne une plaque ciselée (un ornement en relief), en métal précieux, fixée à l'intérieur d'un vase ou d'une coupe, comme en possédaient les riches Romains. À l'époque de Lucilius, le mot est toujours ressenti comme un hellénisme. Il s'acclimate progressivement dans la langue latine. Dans le *De signis* de Cicéron, où il apparaît sept fois, le mot est toujours employé dans un contexte grec pour désigner des objets d'origine grecque. Il devient usuel avec les juristes. Tibère, dont le purisme va toutefois à l'encontre de l'usage de son époque, le fit enlever d'un décret et souhaita qu'il soit remplacé par un terme latin, mot ou périphrase⁵⁴. Quintilien, qui fait d'*emblema* un usage qui prouve que le mot n'est plus ressenti comme étranger, cite, après Cicéron, le passage de Lucilius, mais en retire *emblema*, sans doute parce qu'il avait perdu sa force comique⁵⁵. L'expression *emblema uermiculatum* est une image employée par Scaevola pour stigmatiser le discours de son adversaire, qui est probablement un asianiste⁵⁶. Nous trouvons ici une opposition entre deux styles et deux personnages qui appartiennent à des écoles philosophiques et rhétoriques différentes. Albucius est un épicurien, Scaevola un stoïcien. Lucilius se moque de la sorte d'un discours dans lequel les paroles sont bien agencées comme dans une mosaïque⁵⁷.

Au vers 4 du fragment, on trouve un hybride, *rhetoricoterus*⁵⁸, qui correspond au grec ρητορικώτερος avec une finale latine. Cette manipulation morphologique est un divertissement. Cet hybride, utilisé ici ironiquement, comme le *flocci facteon* de Cicéron⁵⁹, reflète l'ambiguïté identitaire d'Albucius. Dans ce vers, Scaevola est amené à revendiquer une expertise dans une situation délicate par le biais d'un membre de la famille, Lucius Licinius Crassus, son gendre, né en 140. Lucilius dénonce une rhétorique trop marquée par la τέχνη. L'ironie est en quelque sorte

⁴⁹ ADAMS, 2003, p. 353-354.

⁵⁰ Le mot λέξις/*lexis*, qui apparaît pour la première fois en latin chez Lucilius (CHAHOU, 1998, p. 295), signifie « style » chez Platon et Aristote et « mot » à partir de Polybe et va devenir fréquent chez les grammairiens.

⁵¹ On trouve *uermiculato pauimento* dans Augustin, *De ordine*, 1.2 (t. I, 531b ed. Bénédictins) et *emblema uermiculum* sur une inscription (CIL VI.25527.3 = ILS 7869). Voir BRUNEAU, 1988, p. 38-40 ; GOH, 2021, p. 625 et 627, n. 21.

⁵² Varron, *Res Rusticae*, III, 2, 4.

⁵³ DUBUISSON, 1986, p. 110 et n. 3.

⁵⁴ Suétone, *Tibère*, 71.

⁵⁵ DUBUISSON, 1986, p. 119.

⁵⁶ GOH, 2021, p. 625-626. Sur les caractéristiques du style de cette école, Cicéron, *Brutus*, 325.

⁵⁷ Sénèque (*Lettres à Lucilius*, 114, 7) reprendra cette idée.

⁵⁸ HERAEUS, 1930, p. 265 = KS, p. 246 ; IMPERATO, 1995, p. 283 ; GOH, 2021, p. 629.

⁵⁹ *Att.*, I, 16, 13.

décuplée, car elle est adressée tant à Albucius qu'à Crassus lui-même, comme le suggère Cicéron : *in me quidem lusit ille, ut solet*.

3. 88-94 Marx = 89-95 Krenkel⁶⁰

Il s'agit du plus long fragment du livre II. Après avoir feint d'admirer l'éloquence de son adversaire, Scaevola va expliquer les circonstances qui ont engendré la dispute avec Albucius, qui, comme Nobilis, occupait une haute charge. Il se comportait et parlait comme un Grec. Scaevola attribue la cause de l'hostilité qu'Albucius nourrit envers lui à une leçon qu'il aurait donnée à ce grécomane prétentieux lors d'une rencontre à Athènes⁶¹. Il l'aurait salué en grec (Χαῖρε) plutôt qu'en latin (*salve*). Que le grec soit la langue préférée d'Albucius, l'assertion *id quod maluisti* le prouve. Ce qui est donc reproché à Albucius, c'est de « faire le Grec » dans un contexte où il serait plus approprié de se comporter en véritable romain⁶².

Cicero, *de Fin.*, I, 3, 8 : *Res . . . bonas, uerbis electis grauitate ornateque dictas, quis non legat? Nisi qui se plane Graecum dici uelit, ut a Scaevola est praetore salutatus Athenis Albucius. Quem quidem locum cum multa uenustate et omni sale idem Lucilius, apud quem praeclare Scaevola—*

“Graecum te, Albuci, quam Romanum atque Sabinum

municipem Ponti, Tritani, centurionum,

praeclarorum hominum ac primorum signiferumque,

maluisti dici. Graece ergo praetor Athenis,

id quod maluisti te, cum ad me accedis, saluto:

‘Χαῖρε’ inquam ‘Tite.’ Lictores, turma omnis chorusque:

‘Χαῖρε Tite.’ Hinc hostis mi Albucius, hinc inimicus!’

Χαῖρε Müller Ernout Charpin Christes-Garbugino : *Chaere* codd. Marx Warmington Krenkel⁶³

« Albucius, tu as préféré être appelé Grec plutôt que Romain et Sabin, concitoyen des centurions Pontus et Tritanus, hommes remarquables, du premier rang, et porte-enseigne. C'est donc en grec que, préteur, de passage à Athènes, je te salue comme tu le préfères, lorsque tu viens vers moi : Hello, dis-je, Titus ! Les licteurs, l'escorte entière et les spectateurs s'écrient : Hello, Titus ! Depuis, Albucius est mon ennemi public, depuis, il est mon ennemi juré. »

Selon l'interprétation classique du passage, Albucius a été salué en grec à Athènes par Scaevola. Albucius ne veut être considéré ni comme Romain, ni comme Sabin, les deux éléments constitutifs de la cité. Ce serait une sorte de plaisanterie, amplifiée par le fait qu'aussitôt les six licteurs, tout l'état-major, mais aussi la foule ont répété en chœur la salutation erronée (avec dans le texte un contraste en chiasme). L'expression *turma omnis chorusque* unit un mot latin et un mot grec⁶⁴. Cette salutation en grec relève de l'*Umgangssprache*, comme chez Martial⁶⁵ : *Haue*

⁶⁰ CICHORIUS, 1908, p. 88-89 ; 237-251 ; TERZAGHI, 1934, p. 10 ; PUELMA PIWONKA, 1949, p. 15-16 ; HEURGON, 1959, p. 74-75 ; ARGENTIO, 1963, p. 11-12 ; CHARPIN, I, 1978, p. 222-224 ; PETERSMANN, 1999, p. 298-299 ; BAIER, 2001, p. 39-40 ; ADAMS, 2003, p. 353-354 ; CHAHOUD, 2004, p. 31-34 ; HAB, 2007, p. 197 ; POCCETTI, 2015, p. 150 ; POCCETTI, 2018, p. 95 ; PERSYN, 2019, p. 195-197, 343-352.

⁶¹ Un séjour de Lucilius à Athènes a été envisagé par certains chercheurs. Il s'agit d'une hypothèse sans réel fondement.

⁶² DUBUISSON, 1986, p. 320-321.

⁶³ CHAHOUD, 1998, p. 297 ; PERSYN, 2019, p. 344, n. 999.

⁶⁴ BAIER, 2001, p. 39-40. Le mot *chorus* apparaît chez Naevius et Accius et se retrouve plus tard en prose comme en poésie (cf. PERSYN, 2019, p. 345 et n. 1003).

⁶⁵ V, 51, 8.

Latinum, χαῖρε non potest Graecum. /Si fingere istud me putas, salutemus. Il est inapproprié d'utiliser le grec quand on est un personnage officiel qui, dans l'exercice de sa fonction, se doit de défendre le latin comme langue du pouvoir et des vainqueurs. Albucius ne respecte pas les usages. En 181, Caton, qui maîtrisait pourtant le grec, avait prononcé un discours en latin à Athènes et un traducteur l'avait traduit en grec⁶⁶. On peut aussi comparer en creux les vers de Lucilius avec un passage de Varron⁶⁷, où le sénateur Q. Lucienus utilise, en Épire, la salutation grecque χαίρετε pour saluer ses amis Atticus et Cossinius. Le contexte est ici informel : l'utilisation du grec est un signe de connivence entre des personnes appartenant à la même classe sociale.

Il y a peut-être plus. L'utilisation du *nomen gentilicum* dans le premier vocatif pour le *praenomen* dans la formule de salutation est un fait inhabituel⁶⁸. La salutation selon les règles en vigueur dans la société romaine aurait dû être : « *Salve, Albuci* » ou « *Salve, T. Albuci* ». Seuls les Grecs utilisaient le *praenomen* pour désigner les Romains. La salutation de Scaevola serait donc une parodie de l'usage grec dans ses deux éléments⁶⁹.

4. 303-304 Marx = 302-303 Krenkel⁷⁰

Cet exemple se situe dans un contexte érotique.

Cum poclo bibo eodem, amplector, labra labellis

Fictriciis compono, hoc est cum ψωλοκοποῦμαι.

psolo copumai Marx : ψωλοκοποῦμαι Iunius (cf. CRÖNERT, 1910, p. 470-471) edd.⁷¹

« quand je bois dans la même coupe, quand je l'embrasse, quand j'attache étroitement mes lèvres à ses petites lèvres de faiseuse, c'est-à-dire quand mon gland est brisé de fatigue. »

Dans ce fragment du livre 8, qui peut être rapproché d'un passage des *Métamorphoses* d'Apulée⁷², le verbe grec ψωλοκοποῦμαι désigne l'ardeur du désir sexuel. Il apparaît dans un papyrus⁷³, où il est utilisé à la voix active pour exprimer une imprécation vulgaire⁷⁴. L'utilisation du grec est un euphémisme qui permet de mieux faire passer la brutalité de l'expression latine⁷⁵. Le grec est aussi la langue de l'amour et de la prostitution⁷⁶. Nous trouvons des cas parallèles chez Juvénal et Martial⁷⁷. Le verbe grec, auquel la première personne donne une dimension performative⁷⁸, marque la fin d'un crescendo du rituel sexuel.

⁶⁶ Plutarque, *Caton*, 12, 4-5 et KAIMIO, 1979, p. 98-99. Voir la règle donnée par Valère Maxime II, 2, 2 et KAIMIO, 1979, p. 94-96.

⁶⁷ Varron, *Res Rusticae*, II, 5, 1 : *chaere, Synepirotae*.

⁶⁸ DICKEY, 2002, p. 63-67.

⁶⁹ GRASSI, 1961, p. 148.

⁷⁰ TERZAGHI, 1934, p. 356 ; PERSYN, 2019, p. 330-336.

⁷¹ CHAHOUD, 1998, p. 297 ; PERSYN, 2019, p. 332-333.

⁷² II, 16, 2.

⁷³ *P. London 3.604 B* (=TM 22675), col. 7, 174 (c. 47 apr. J.-C.).

⁷⁴ CRÖNERT, 1910, p. 461-471 ; RUDD, 1986, p. 166.

⁷⁵ CHARPIN, I, 1978, p. 284.

⁷⁶ ADAMS, 2003, p. 360-361.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ POCETTI, 2015, p. 150-151.

5. 581 Marx = 583 Krenkel⁷⁹

Ce fragment a été analysé en profondeur par Paolo Poccetti (1980-1981 ; 2003), qui montre que la mimésis linguistique est un important instrument de caricature pour Lucilius.

Gloss, cod. Vat. 1469, Goetz, *RhM* 40, 1885, p. 324: ‘Abzet,’ extincta est vel mortua. Lucilius in XXII—

Primum Pacilius, tesorophylax, pater, abzet.

« d’abord Pacilius, le trésorier, un vrai père, n’est plus là. »

On a conservé ce mot grâce aux glossaires. Le glossateur utilise pour expliquer la forme *abzet extincta* ou *mortua* au féminin. La langue de ce fragment est composite. Lucilius s’amuse, comme Plaute, des disparités de langage. Avec ce curieux *abzet* « il est mort », Lucilius semble avoir voulu créer simplement une atmosphère non romaine plutôt que restituer un mot d’une langue donnée. Le mélange de langues est triple : grec-latin-osque. On retrouve un tel jeu dans le fragment 1208 Marx = 1231 Krenkel : *mantisa obsonia uincit* (étrusque-grec-latin). Lucilius joue aussi avec la langue d’un point de vue vertical, puisque la monophthongaison de *tesorophylax* (= *thesaurophylax*) reproduit le langage populaire ou régional, la *rusticitas*⁸⁰. On ne peut du reste pas exclure que *abzet* soit, plutôt qu’un mot étranger, une caricature de la prononciation de *abiit* (*abiit* > *abjet* > *abzet*).

6. 540-546 Marx = 541-547 Krenkel⁸¹

Un autre type de jeu linguistique se présente dans un fragment de 7 vers du livre 17. Ici satire et réalisme se rencontrent. Nous avons non seulement un mélange de langues, mais aussi un jeu sur les styles et les niveaux linguistiques. Ce jeu subtil touche non plus la vie sociale ou individuelle, mais les traditions culturelles et littéraires.

Nonius, 25, 26: ‘Conpernes’ dicuntur longis pedibus . . . —

« Num censes καλλιπλόκαμον καλλίσφυρον ullam
non licitum esse uterum atque etiam inguina tangere mammis,
conpernem aut uaram fuisse Amphitryonis ἄκοιτιν
Alcmenam atque alias, <He>lenam ipsam denique—nolo
Dicere ; tute uide atque disyllabon elige quoduis—
κούρην eupatereiam aliquam rem insignem habuisse,
uerrucam naeuum punctum dentem eminulum unum? »

1 nunc codd. : num Scaliger Marx⁸²

1 : calliplocamon callisphyron Marx Warmington Krenkel : καλλιπλόκαμον καλλίσφυρον Lindsay Charpin Christes-Garbugino⁸³

3 : achoetin Marx Warmington Krenkel : ἄκοιτιν Iunius Charpin Christes-Garbugino⁸⁴

⁷⁹ MARIOTTI, 1960, p. 97 ; CHARPIN, II, 1979, p. 266 ; IMPERATO, 1995, p. 289-292 ; POCCETTI, 2003, p. 72-76 ; PERSYN, 2019, p. 326-330.

⁸⁰ POCCETTI, 2018, p. 120-121.

⁸¹ TERZAGHI, 1934, p. 365-367 ; RUDD, 1966, p. 113-114 ; GOH, 2017 ; PERSYN, 2019, p. 144-161.

⁸² PERSYN, 2019, p. 147-149.

⁸³ CHAHOUD, 1998, p. 295.

⁸⁴ CHAHOUD, 1998, p. 293.

6 : PIN codd. : <κού>ρην eupatereiam Marx Warmington Krenkel Charpin : Τυρό Junius (*Od.* 11.235)⁸⁵ Persyn

Les manuscrits de Nonius (38 L) ont εὐπατερειαν, ce qui va à l'encontre de la métrique (Heraeus, 1930, p. 265 n. 1 = *KS*, p. 246 n. 2).

« Penses-tu donc qu'il a été interdit que cette belle femme, aux jolies tresses, aux jolis talons, ait des tétons qui tombent sur son ventre et même sur son sexe ? que des jambes cagneuses ou des pieds tordus aient appartenu à l'épouse d'Amphitryon, Alcmène, et à d'autres héroïnes ; enfin qu'Hélène elle-même – je ne veux pas le dire : fais-le toi-même et choisis, entre les épithètes, celui que tu voudras, n'ait-il que deux syllabes ! –, cette fille d'un noble père, ait rien eu de disgracieux, une verrue, une tache, la bouche fendue, une seule dent trop longue et dépassant les autres ? »

Si on accepte la correction de Scaliger (*num* pour *nunc* des manuscrits), adoptée par Marx et les éditeurs successifs, le passage se présente comme une interrogation oratoire qui apporte une dimension prétentieuse de sécurité de soi et de sérénité. Le locuteur tente d'abord de conserver les convenances en évitant de recourir à des termes directs. Il emploie deux accusatifs grecs translittérés, deux termes homériques, des mots savants et solennels qui lui permettent de mettre une certaine distance⁸⁶. Ces précautions ne durent pas. Le deuxième vers est en contraste avec le ton élevé du premier : nous y trouvons trois mots latins techniques explicites qui désignent des parties du corps féminin. Le discours est brutal. Le terme *mamma* plutôt que *uber* appartient à la langue vulgaire et familière. Le vers 3 est composé de deux parties séparées par la coupe penthémimère. La première prolonge le vers 2, la seconde reprend le procédé du vers 1 avec des mots homériques. Arrive ensuite Hélène, dont la beauté est passée sous silence : *nolo dicere*. Le vers 5 commence par une expression de la langue parlée : *tute uide* (redoublement du pronom personnel, impératif et acception familière de *uidere*). Viennent ensuite des mots de la langue savante : un mot grec *disyllabon* et un mot latin *elige*. Ensuite, on passe de la langue savante à la langue épique avec *κούρην eupatereiam*, forme latinisée (hybride) probablement *metri causa*⁸⁷, à la différence de *καλλιπλόκαμον*. Le dernier vers énonce quatre défauts esthétiques sans grande gravité, mais suffisants pour faire contraste avec la perfection du récit épique, qui met en scène des héroïnes d'une beauté extrême. Le but est de mettre en opposition la féminité idéalisée de divinités ou de femmes de haute naissance avec les défauts physiques du corps féminin commun. Les adjectifs ou mots homériques contrastent avec le vers totalement latin qui termine le fragment.

7. 784-790 Marx = 789-795 Krenkel⁸⁸

Ce fragment, conservé par Probus, le commentateur de Virgile, offre un très bel exemple de mélange de grec et de latin. Dans l'une des trois satires qui devaient composer le livre 28, un citoyen romain racontait l'assaut qu'il avait fait, avec une bande d'amis et d'esclaves, contre la maison d'un *leno* où se trouvait une femme à laquelle il s'intéressait. Lucilius saisit l'occasion pour s'en prendre à son ennemi juré, un certain Lupus, qui n'est autre que L. Cornelius Lentulus Lupus,

⁸⁵ GOH, 2017, p. 226, n. 4.

⁸⁶ MARIOTTI, 1960, p. 49-50, 80 ; ARGENIO, 1963, p. 10 ; MAGLIONE, 1972, p. 28-30 ; RUDD, 1986, p. 168-169 ; CHAHOUD, 2004, p. 15-16 ; GOH, 2017 ; CHARPIN, II, 1979, p. 253-254 ; POCCETTI, 2018, p. 118.

⁸⁷ CHAHOUD, 1998, p. 294. On peut le mettre en parallèle avec *euplocamo* (991 Marx = 1006 Krenkel). Voir PERSYN, 2019, p. 104-107.

⁸⁸ TERZAGHI, 1934, p. 115, 179 ; MARIOTTI, 1960, p. 74 ; BAIER, 2001, p. 43 ; MANTOVANI, 2007 ; PERSYN, 2019, p. 44-63.

dont le jugement est dépeint dans le premier livre, ainsi que nous l'avons vu. Lucilius interpelle le *leno* assiégé chez lui en menaçant d'intenter à l'agresseur un procès capital.

Probus *ad Verg., Ecl.*, VI, 31: Lucilius in XXVIII Satyrarum—

... *hoc cum feceris,*

cum ceteris reus una tradetur Lupo.

non aderit: ἀρχαῖς hominem et στοιχείοις simul

priuabit, igni cum et aqua interdixerit.

duo habet στοιχεῖα. adfuerit: anima et corpore

(γῆ corpus, anima est πνεῦμα), posterioribus

στοιχείοις, si id maluerit, priuabit tamen.

Le mot *stoechion* (qui correspond au latin *elementum*) doit être écrit en caractères grecs comme le fait Müller. Tous les éditeurs ont adopté une graphie latine. On ne trouve le mot en latin que chez Terentianus Maurus (*De syllabis*, 1168) et on ne sait pas s'il faut l'écrire en lettres grecques. Les éditeurs de Probus retiennent la graphie grecque (PERSYN, 2019, p. 53, n. 197), car il est peu probable que Lucilius écrive trois termes grecs et en translittère seulement un (CHAHOU, 1998, p. 297 ; CHAHOU, 2004, p. 20 ; PERSYN, 2019, p. 46).

« ... quand tu auras fait cela, en même temps que les autres l'accusé sera livré à Lupus ; il ne se présentera pas : le juge privera notre homme des éléments fondamentaux au moment où il l'aura frappé de l'interdiction de l'eau et du feu ; il lui reste deux éléments. À supposer qu'il se présente avec son âme et son corps (le corps est la terre ; l'âme est l'air) : de ces deux derniers éléments, le juge le privera quand même, si tel est son bon plaisir. »

Dans ce fragment, Lupus, en posture de juge cette fois, condamne un accusé, s'il ne se présente pas au tribunal, en le privant non seulement de l'eau et du feu (*aqua et igni interdiceret*), mais aussi, d'un point de vue philosophique, des éléments fondamentaux (*ἀρχαί et στοιχείοις*). S'il paraît de nouveau à Rome, il sera privé de la *uita*, c'est-à-dire des deux éléments restants parmi les quatre. Les mots grecs du texte sont une affectation de pédantisme⁸⁹. Il s'agit d'une parodie du langage philosophique, un *Sprachspiel*⁹⁰. L'évocation de l'eau et du feu suggère un rapprochement avec les quatre éléments, dont l'eau et le feu sont les deux premiers. Lucilius se moque ici du jargon des philosophes de son temps⁹¹. Il est possible que ce soit une allusion à la théorie de la composition du monde d'Empédocle (DK⁶ 31 B 17). L'allusion au philosophe d'Agrigente n'aurait rien d'étonnant, car Ennius avait déjà utilisé, dans les *Annales*, la théorie empédocléenne des quatre éléments⁹². La désignation des quatre « racines » comme *στοιχεῖα* que l'on trouve chez Lucilius apparaît chez Platon (*Tim.*, 48b) avec comme équivalent *ἀρχαί*. Les deux mots grecs employés sont donc synonymes. On peut supposer que Lucilius utilise ces deux termes techniques équivalents pour accentuer la parodie du registre philosophique. Cela n'a en effet guère de sens de dire que Lupus privera en même temps (*simul*) l'accusé (*reus*) de *στοιχεῖα* et *ἀρχαί*, deux synonymes. L'intention poétique qui sous-tend ce passage est évidente. Le redoublement de mots grecs et de mots latins sémantiquement équivalents trahit une volonté du poète de jouer avec ces termes. La formule juridique latine *igni et aqua interdiceret*, à laquelle répond *anima et corpore priuare*, est insérée dans un contexte pseudo-philosophique où *ignis et aqua*, qui, dans la formule juridique, ont

⁸⁹ HEURGON, 1959, p. 48-50.

⁹⁰ BAIER, 2001, p. 43 ; PERSYN, 2020.

⁹¹ BAIER, 2001, p. 47. Lucilius emploie aussi une terminologie épicurienne, comme *eidola* ou *atomus* (PERSYN, 2019, p. 63-71).

⁹² MANTOVANI, 2007, p. 574 ; FARRELL, 2014, p. 3-4 ; POCCETTI, 2018, p. 108-109 ; GOH, 2020, p. 281-293.

une valeur métaphorique, sont entendus dans un sens technique et sont associés aux deux autres éléments, à savoir la terre et l'air, à travers l'équivalence γῆ/ *corpus, anima*/ πνεῦμα.

8. 1250-1251 Marx = 1268-1269 Krenkel⁹³

*Pistricem ualidam, si nummi suppediabunt,
Addas, empleuron, **mamphulas** quae sciat omnis.*

« il faut ajouter, si tu as les moyens, une boulangère solide, aux larges flancs, qui connaisse tous les pains à la syrienne. »

Le terme gastronomique *mamphula*, cité par Festus, désignait un gâteau de pain, chez les Hébreux, les Syriens et les autres Orientaux. Lorsque, dans la maison, on cuisait une fournée de pains, d'un morceau de la pâte, on faisait un gâteau que l'on cuisait sous les cendres pour l'offrir aux prêtres. Ce gâteau portait le nom de *mamphula* dans la langue syrienne, et de là le mot, et probablement aussi la coutume, passèrent chez les Romains. Le vers de Lucilius comporte un *uerbum Graecum* (*empleuron*, qui n'apparaît que dans ce fragment et dans la glose de Festus)⁹⁴ et un *uerbum peregrinum* entourés de mots latins. On peut comparer avec le fragment 71 Marx = 61 Krenkel, où *mitra*, aussi un mot d'origine orientale, est cité avec des emprunts grecs rares *chirodyti aurati, ricae, toracia*⁹⁵. Nous n'avons malheureusement pas le contexte.

Conclusion

L'utilisation d'éléments alloglottes relève d'une stratégie qui vise la caractérisation du discours. Avec ce procédé, la *uarietas* propre à la *satura* trouve son plein accomplissement. Un bel exemple est *tesorophylax*. Non seulement le mot est rare, mais il apparaît sous une forme régionale ou populaire caractérisée par la monophthongaison. Très caractéristique aussi est la juxtaposition de mots appartenant à des traditions linguistiques différentes : grec, latin et osque ou latin et osque. Lucilius utilise ces variations pour caractériser le niveau social d'une personne, pour suggérer le contexte régional ou bien pour imiter la conversation. Le *code-switching* est la stratégie la plus courante utilisée par Lucilius pour créer des contrastes socio-culturels⁹⁶. On remarque en effet que Lucilius n'utilise généralement pas le grec en son nom propre, mais le met souvent dans la bouche d'autres personnages.

Une comparaison avec Plaute est intéressante. Plaute donne en général une image des habitudes langagières des classes inférieures⁹⁷. Chez Plaute, les mots grecs apparaissent presque exclusivement dans la bouche d'esclaves et de personnages de basse extraction. Chez Térence, les esclaves n'ont plus cette caractéristique. Les emprunts au grec sont rares. On peut aussi évoquer l'hybridisme de Plaute, qui forge volontiers des composés nominaux faits d'un élément grec et d'un élément latin⁹⁸. Enfin, Plaute fait aussi une place aux langues étrangères. Dans le *Poenulus*⁹⁹, les passages en punique sont mis dans la bouche d'un personnage qui incarne l'étranger venu de

⁹³ IMPERATO, 1995, p. 287-288 ; PERSYN, 2019, p. 316-321.

⁹⁴ MARX, II, 1905, p. 397 ; CICHORIUS, 1908, p. 49.

⁹⁵ IMPERATO, 1995, p. 288 ; PERSYN, 2019, p. 278, n. 812.

⁹⁶ PERSYN, 2019, p. 353-354 a examiné 61 cas, auxquels s'ajoutent 47 mots grecs relevant du *code-switching*.

⁹⁷ Le grec chez Plaute a été beaucoup étudié. Je renvoie seulement à SHIPP, 1953 et, plus récemment, GAERTNER et HAUSBURG (2023). Voir aussi ADAMS, 2003, p. 351-352 et n. 100.

⁹⁸ BIVILLE, 2000, p. 102-103.

⁹⁹ SZNYCER, 1967.

Carthage. Il s'agit pour le comique de « faire vrai » en rendant le personnage crédible aux yeux d'un spectateur qui pouvait avoir quelques notions de punique.

Lucilius donne une image des habitudes langagières en usage dans le milieu dans lequel il évolue, c'est-à-dire celui des aristocrates bilingues du II^e s. Le satiriste illustre l'état de la langue familière jusqu'à l'époque de Caton. C'était l'époque où le bilinguisme, qui devenait peu à peu la norme, faisait également goûter la couleur des expressions latino-grecques. Les hommes du Cercle des Scipions étaient de bons Romains et leur latin était considéré encore à l'époque de Cicéron comme un latin de qualité. Mais, lorsqu'ils évoquaient des réalités de la vie quotidienne et des problèmes de la vie en général, ils mélangeaient sans doute volontiers le latin avec le grec et, peut-être aussi, avec d'autres éléments alloglottes.

La nouvelle *satura* dont Lucilius est l'*inuentor* est une poésie aux voix multiples caractérisée par une variété de thèmes, de styles, de registres et de langue. En créant des contrastes, les éléments alloglottes contribuent très efficacement à cette variété.

Bibliographie

J.N. ADAMS (2003), *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

R. ARGENIO (1963), « I grecismi in Lucilio », *Rivista di Studi Classici* 11, p. 5-17.

Th. BAIER (2001), « Lucilius und die griechischen Wörter », in MANUWALD G. (dir.), *Der Satiriker Lucilius und seine Zeit*, München, Beck, Zetemata 110, p. 37-50.

Fr. BIVILLE (2000), « Bilinguisme gréco-latin et créations éphémères de discours », in FRUYT M., NICOLAS C. (dir.), *La création lexicale en latin*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 91-107.

Ph. BRUNEAU (1988), « Philologie mosaïstique », *Journal des savants*, 1-2, p. 3-73.

A. CHAHOUD (1998), *C. Lucilii Reliquiarum concordantiae*, Hildesheim, Olms, Alpha-Omega, Reihe A 185.

A. CHAHOUD (2004), « The Roman Satirist Speaks Greek », *Classics Ireland* 11, p. 1-46.

F. CHARPIN (1978-1979-1991), *Lucilius. Satires*, 3 vol., Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres.

J. CHRISTES et G. GARBUGINO (2015), *Lucilius. Satiren. Lateinisch und deutsch. Eingeleitet, übersetzt und erläutert*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

C. CICHORIUS (1908) [1964], *Untersuchungen zu Lucilius*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, [Zürich-Berlin: Weidmannsche Verlagsbuchhandlung / Max Niehans, 1964].

C.J. CLASSEN (1996), « Grundlagen und Absicht der Kritik des Lucilius », in KLODT Cl. (dir.), *Satura lanx: Festschrift für Werner A. Krenkel zum 70. Geburtstag*, Hildesheim, Olms, Spudasmata 62, p. 11-28.

W. CRÖNERT (1910), « Variae Lectiones », *Rheinisches Museum für Philologie* 65, p. 461-471.

J. DANGEL (1985), « L'Asie des poètes latins de l'époque républicaine », *Ktèma* 10, p. 175-192.

E. DICKEY (2002), *Latin Forms of Address from Plautus to Apuleius*, Oxford, Oxford University Press.

M. DUBUISSON (1986), « Purisme et politique : Suétone, Tibère et le grec au Sénat », in DECREUS F., DEROUX C. (dir.), *Mélanges Joseph Veremans*, Bruxelles, Latomus, Collection Latomus 193, p. 109-117.

A. ERNOUT (1954), *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, Klincksieck, Études et commentaires 18.

- A. ERNOUT (1957) [1973], *Recueil de textes latins archaïques*, Paris, Klincksieck.
- J. FARRELL (2014), « Looking for Empedocles in Latin Poetry: a Skeptical Approach », *Dictynna* 11.
- Cl. FAUSTINELLI (2014), « La crisi della città di Roma nella poesia latina di Lucilio e la condanna di Lupo », in CORTI E., ZIZZA C. (dir.), *La città: com'era, com'è e come la vorremmo : atti dell'Osservatorio Permanente sull'Antico*, Firenze, All'Insegna del Giglio, Flos Italiae 13, p. 91-96.
- J.F. GAERTNER et B.C. HAUSBURG (2023), « Greek Words in Roman Comedy », *Glotta* 99, p. 21-65.
- W. GÖRLER (1984), « Zum *virtus*-Fragment des Lucilius (1326-1338 Marx) und zur Geschichte der stoischen Güterlehre », *Hermes* 112, p. 445-468.
- I. GOH (2015), « The Campanian Case of Gaius Lucilius: Downtrodden Satire from Suessa Aurunca », *Illinois Classical Studies* 40 (1), p. 91-120.
- I. GOH (2017), « 'Kun-egonde': a Euphemism in Lucilius », *Harvard Studies in Classical Philology* 109, p. 225-235.
- I. GOH (2018), « An Asianist Sensation: Horace on Lucilius as Hortensius », *American Journal of Philology* 139 (4), p. 641-674.
- I. GOH (2020), « Living Among Wolves, Acting Like a Wolf: Lucilius' Attacks on Lupus », *Classical Philology* 115 (2), p. 281-293.
- I. GOH (2021), « Worms and the Man in Lucilius », *Classical Quarterly* N. S. 71 (2), p. 624-631.
- E. GRASSI (1961), « Nota a Lucilio », *Atene e Roma* 6, p. 148.
- K. HAB (2007), *Lucilius und der Beginn der Persönlichkeitsdichtung in Rom*, Stuttgart, Steiner, Hermes. Einzelschriften, 99.
- W. HERAEUS (1930), « Ein makkaronisches Ovid-Fragment bei Quintilian », *Rheinisches Museum für Philologie* 79, p. 253-278
[= *Kleine Schriften von Wilhelm Heraeus zum 75. Geburtstag am 4. Dezember 1937*, Heidelberg, Carl Winter's Universitäts-Buchhandlung, 1937, p. 236-253].
- J. HEURGON (1959), *Lucilius*, « Les cours de Sorbonne », Paris, Centre de documentation universitaire.
- M. IMPERATO (1995), « Uso letterario di tecnicismi ed esotismi nelle satire di Lucilio », in BOMBI R. (dir.), *Lingue speciali e interferenza*, Roma, Il Calamo, p. 275-295.

M. JACOTOT (2010), « L'honneur et la gloire dans les *Satires* de Lucilius », in BONA E., CURNIS M. (dir.), *Linguaggi del potere, poteri del linguaggio = Langages du pouvoir, pouvoirs du langage*, Alessandria, Ed. dell'Orso, Culture Antiche. Studi e Testi 23, p. 219-232.

J. KAIMIO (1979), *The Romans and the Greek Language*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum 64.

Ch. W. KORFMACHER (1935), « Grecizing in Lucilian Satire », *The Classical Journal* 30, p. 453-462.

S. KOSTER (2001), « Lucilius und die Literaturkritik », in MANUWALD G. (dir.), *Der Satiriker Lucilius und seine Zeit*, München, Beck, Zetemata 110, p. 121-31.

W. KRENKEL (1970a), *Lucilius: Satiren*, 2 vol., Leiden, Brill.

W. KRENKEL (1970b), « Zur literarischen Kritik bei Lucilius », in KORZENIEWSKI D. (dir.), *Die römische Satire*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Wege der Forschung 238, p. 161-266.

Fr. E. MAGLIONE (1972), *Il mondo e la lingua di Lucilio e i suoi rapporti linguistici e stilistici con Persio e Giovenale*, Napoli, Loffredo Editore.

D. MANTOVANI (2007), « Un giudizio capitale nelle *Satire* di Lucilio: (vv. 784-790 M. = fr. XXVIII 29 Ch.) », *Athenaeum* 95 (2), p. 561-596.

I. MARIOTTI (1960), *Studi luciliani*, Firenze, La nuova Italia.

Fr. MARX (1904-1905), *Lucili Carminum reliquiae*, 2 vol., Leipzig, Teubner.

J. MICHELFEIT (1965), « Zum Aufbau des ersten Buches des Lucilius », *Hermes* 93, p. 113-128.

E. OLSHAUSEN (2001), « Lucilius und seine Zeit », in MANUWALD G. (dir.), *Der Satiriker Lucilius und seine Zeit*, München, Beck, Zetemata 110, p. 166-176.

M. PERSYN (2019), *Code-Switching and Bilingualism in Saturis Lucilii*, PhD-thesis, University of Pennsylvania.

M. PERSYN (2020), « Lucilius Philosophos? Manipulation of Greek Philosophy in the Early Roman *Satires* », *The Classical Outlook* 95 (3), p. 84-92.

H. PETERSMANN (1999), « The Language of Early Roman Satire: its Function and Characteristics », in ADAMS J.N., MAYER R. (éd.), *Aspects of the Language of Latin Poetry*, Oxford-New York, Oxford University Press, Proceedings of the British Academy 93, p. 289-310.

P. POCETTI (1980-1981), « Varietà linguistica nell'Italia antica e tradizione latina. Per l'interpretazione di Lucilio 581M », *AION Fil. Lett.* 2-3, p. 113-124.

P. POCETTI (2003), « Il plurilinguismo nelle satire di Lucilio e le selve dell'interpretazione: gli elementi italici nei frammenti 581 e 1318 M. », in ONIGA R. (dir.), *Il plurilinguismo nella tradizione letteraria latina*, Roma, Il Calamo, Lingue, culture e testi 6, p. 63-89.

P. POCETTI (2015), « Strategie di 'alternanza di codice' nel latino letterario repubblicano tra 'polifonia' e 'discorso riferito' », *Studi e Saggi Linguistici* 53 (2), p. 129-162.

P. POCETTI (2018), « Another Image of Literary Latin: Language Variation and the Aims of Lucilius' *Satires* », in BREED B.W., KEITEL E., WALLACE R. (dir.), *Lucilius and Satire in Second-Century BC Rome*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, p. 81-131.

M. PUELMA PIWONKA (1949), *Lucilius und Kallimachos. Zur Geschichte einer Gattung der hellenistisch-römischen Poesie*, Frankfurt/Main, Vittorio Klostermann.

A. RONCONI (1963), « Lucilio critico letterario », *Maia* 15, p. 515-525.

N. RUDD (1966), *The Satires of Horace*, Cambridge, Cambridge University Press.

N. RUDD (1986), *Themes in Roman Satire*, London, Duckworth.

G. P. SHIPP (1953), « Greek in Plautus », *Wiener Studien* 66, p. 105-112.

H. SZELEST, (1966), « Die römischen Satire und der Philhellenismus », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Wilhelm-Pieck-Universität Rostock* 15, p. 541-546.

M. SZNYCER (1967), *Les passages puniques en transcription latine dans le Poenulus de Plaute*, Paris, Klincksieck, Études et commentaires 65.

N. TERZAGHI (1934) [1970] [1979], *Lucilio*, Torino, L'Erma.
[Roma, L'Erma di Bretschneider, 1970 ; Hildesheim-New York, Olms, 1979].

E. H. WARMINGTON (1938 [1979]), *Remains of Old Latin. III. Lucilius. Laws of the XII Tables*, Cambridge (Mass.)-London, Harvard University Press, Loeb Classical Library 329.